## TEMPERATURE

Du 20 décembre 1904.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 121 rue Carondelet.

| | Fahrenheit | Centigrade |
|---|---|---|
| 7 h. du matin.. | 44 | 7 |
| Midi..... | 58 | 14 |
| 3 P. M..... | 58 | 14 |
| 6 P. M..... | 58 | 14 |

# L'Incident de Dogger Bank.

La commission internationale instituée pour établir les responsabilités dans l'incident de Dogger Bank s'est réunie hier à Paris mais il n'est guère probable qu'elle entre à fond dans la discussion avant les premiers jours de l'année prochaine.

Au début les quatre commissaires qui sont l'amiral Kasankoff, pour la Russie, le contre-amiral Sir Lewis A. Beaumont, pour l'Angleterre, l'amiral Fournier nommé par la France et le contre-amiral Charles H. Davis nommé par les Etats-Unis, choisiront le cinquième membre et règleront les questions de procédures, puis ils s'ajourneront pour ne se réunir qu'après les fêtes de Noël et du Jour de l'An.

La haute autorité dont jouissent les commissaires dans leurs pays respectifs et leur compétence universellement reconnue ne laissent aucun doute sur la nature du verdict qu'ils rendront.

Ce verdict sera rendu avec une impartialité absolue et en toute connaissance de cause, et ce n'est plus que la curiosité qui fait qu'on s'intéresse encore à l'incident pratiquement clos. D'ailleurs, quelle qu'elle soit, la décision du tribunal international sera acceptée par les deux parties sans une protestation. Elles s'y sont engagées et aucune d'elles ne songera certainement pas à manquer de parole ni à forfaire sa signature.

Mais ce qui est plus intéressant c'est l'attitude que prennent aujourd'hui les Anglais, une attitude si différente de celle qu'ils ont prise au lendemain de l'incident qu'on se demande si ce sont les mêmes hommes qui parlent.

A les entendre, il y a quelques semaines, il ne fallait rien moins qu'une bonne guerre pour laver l'injure faite au pavillon britannique, puis, après l'intervention du ministre des affaires étrangères de France et la proposition d'une commission internationale promptement acceptée par le gouvernement anglais, il fallait retenir l'escadre russe dans les eaux européennes.

Il n'en a rien été et les navires de Rojestvensky ont continué leur route vers l'Extrême-Orient.

Or, voici qu'aujourd'hui les Anglais proclament que les Russes n'ont été nullement coupables sur le Dogger Bank, qu'une escadre ne peut permettre en temps de guerre à un navire de guerre qu'elle ne peut reconnaître comme un neutre de l'approcher, que tout navire marchand doit être également écarté à moins que ses dispositions soient connues, attendu qu'un belligérant pourrait affréter des navires de ce genre et causer de sérieux dommages à son adversaire, que sans aucun doute le commandant russe a pris deux de ses petits bâtiments apparaissant soudainement pour des torpilleurs japonais, et que s'il en a été ainsi son devoir était de tirer sur eux. Et ils ajoutent que ce n'est pas la première fois que des croiseurs sont confondus avec des torpilleurs et qu'il n'y a pas une marine du monde qui n'ait commis la même bévue, aussi bien les marines anglaise et américaine que les autres. Ils ont même compté seize bévues authentiques de ce genre.

Ainsi, il ne s'agirait plus, d'après eux, que d'une bévue fréquente et commune à toutes les marines du monde.

Alors à quoi bon ce "bluff" colossal, cette commission internationale? Après tout, les alliés du Japon espéraient peut être retenir l'escadre russe en Europe, ou tout au moins la retarder dans son voyage.

## LES ROCHERS.

"Dans la "Revue Bleue," un charmant article de M. René Boylesve décrit la terre des Rochers qu'habita si souvent Mme de Sévigné. Le château a perdu les défenses, caponnières et fortifications" qu'on y voyait encore au dix-septième siècle. Mais tout le reste est intact : les beaux et grands bâtiments, les grosses tours, la chapelle, les écuries, les refuges à pigeons, les garennes, le jardin, le verger et le grand parc ou bois de décoration.

"Un tact vraiment exquis préserve le manoir jusque d'un entretien trop luisant. La vue y est pleinement satisfaite, comme à la trouvaille d'un bibelot franchement ancien." On montre, au rez-de-chaussée, la chambre "où tant de belle humeur fut fixée sur des feuillets qui s'en allaient par paquets à Grignan". Voici, sous une vitrine, des vers copiés par la marquise; des comptes de jardinage vérifiés de sa main; au mur, le portrait du "Bien Bon" et celui de Charles de Sévigné.

Voilà le beau parterre où s'ébattait le chien Fidèle "tout parfumé, petit comme une sylphide, blondin comme un blondin"; c'est là que les Etats, reçus par la marquise, trouvèrent au retour d'une promenade, "une collation très bonne et très galante et surtout du vin de Bourgogne qui passa comme l'eau de Forges." La "place Coulanges" se voit encore au bout du parc avec son mur en hémicycle, son treillage, ses grilles; et voici les sous bois qui s'appelaient "l'Humeur de ma mère", "le Mail", la "Solitaire" ou "l'Infinie". Faut-il penser avec Sainte-Beuve que Mme de Sévigné "ne voyait guère son parc qu'à travers la mythologie et les devises?" M. Boylesve n'en croit rien. Elle aimait sincèrement, ses lettres le prouvent à chaque page. Si notre temps a été plus loin que son siècle dans l'expression de la sensibilité pittoresque "ces sentiments existaient chez une Sévigné, comme chez un La Fontaine, un Montaigne, un Ronsard et pourquoi ne pas dire chez un Louis XIV et un Le Nôtre? —mais dans une proportion si justement équilibrée qu'ils ne semblaient point, dans ce temps-là, accaparer leur homme et empiéter outre mesure sur le reste de leurs facultés."

## Le paupérisme en Angleterre.

Le rapport mensuel sur le paupérisme en Angleterre et dans le pays de Galles que le Local Government Board vient de publier, montre que Londres a atteint, le mois dernier, le maximum proportionnel de 25.4 0/00, chiffre qui ne s'était pas vu depuis 1874.

Le nombre des pauvres, à Londres, a augmenté, comme d'habitude, au début de l'hiver : 113,485 pour la première semaine d'octobre et 117,921 pour la dernière semaine. Comparé à l'année dernière ce chiffre se trouve être en augmentation de 7 1/2 0/0.

# FRAIRIE LIMOUSINE

I

L'aube de la Saint-Jean d'été s'était levée. La journée s'annonçait belle. Dans les sentiers du bois qui débouchaient à l'orée, on entendait bruire sur les feuilles humides le pas des "chercheuses d'herbes". Elles descendaient la pente du pré où traînaient encore çà et là des lambeaux de vapeur. Les herbes mouillées et déjà hautes trempaient leurs jupes retroussées et pleuraient sur leurs sabots. Au fond du pré qui se creusait en val, la rivière murmurait; les ondulations du courant faisaient frissonner les longs roseaux bruns. C'est à cette heure indécise et fraîche, alors que l'horizon rose ouvrait ses lèvres à peine, qu'il fallait cueillir les herbes symboliques, et sur le bord de l'eau, les femmes accroupies grossissaient peu à peu la gerbe qui tout à l'heure, à côté de la chouette grise, s'épanouirait sur le portail des granges.

Le soleil avait dépassé l'horizon. Des troupes joyeuses encombraient les routes qui, malgré l'animation et la joie, dormaient leur calme repos. Des voitures passaient au trot martelé des ânes gris; de lourdes charrettes faisaient grincer leurs essieux. Ici, un groupe de "barbichets" jacassait gaiment. Plus loin, les chansons du pays vibraient dans la voix mâle des gars; des rires éclataient sonores, des cris de joie palpitaient; et de temps en temps, parmi cette jeunesse aimante et folle, des vieillards traînaient mélancoliquement leurs douleurs vers la fontaine mystérieuse, qui fait vivre les vieux et guérit les malades. Ils allaient tous vers celà-bas, vers cette eau, leur suprême espoir, et peut-être la nuit tombée, ils reviendraient eux aussi, sur ces routes, le sourire aux lèvres et la joie au cœur.

Cependant, par des chemins creux qui coupaient à travers bois, cheminaient le promis et la promise, les yeux baissés et l'air radieux. Ils allaient tous les deux frôlant les houx revêches, les lèvres bleues du sang des mûres. Les oiseaux chantaient dans les buissons, mais eux, ils écoutaient la chanson de leur cœur et tandis qu'ils marchaient enlacés, les ailes du barbichet blanc effleuraient comme un baiser la jeune brune du gars.

II

Dans un petit bois, où la mousse croissait épaisse, embragée par les feuilles plates et luisantes des châtaigners, se trouvait la "bonne fontaine". Ses eaux limpides et froides sommeillaient dans une vasque naturelle. Des fougères guillochées et des capillaires délicats bordaient la source divine. C'était là que venaient en foule, de tous les points de la contrée, ceux qui souffrent du corps et ceux qui souffrent de l'âme. Ils arrivaient avec l'aube de cette Saint-Jean d'été, et vers le soir, chacun s'en revenait, parfois exaucé, parfois guéri, toujours heureux.

Aux alentours de la "bonne-font" les marchands avaient installé leurs sommaires boutiques, des la "piquette du jour". Une foule bourdonnante s'agitait autour de leurs tréteaux. Les enfants grignotaient des "carcelines"; les jeunes filles regardaient avec des yeux d'envie de modestes parures, et les pratiques ménagères y faisaient d'utiles emplettes. Plus loin, quelques clarinettes chevrotantes faisaient danser filles et garçons, et les pieds, lourds encore de la glèbe, se faisaient légers pour scander la valse; les mains unies dans le labeur se trouvaient unies dans le plaisir. Mais tout près de la source un silence religieux planait, et sur les bords que le piétinement des pèlerins avait rendus marécageux, des vieux trempaient leurs pieds, des femmes versaient de l'eau sur leurs bras ou dans leur cou. Des prières silencieuses, mais ardentes, s'échappaient de la bouche de ces humbles, de ces infirmes qui venaient là, peut être depuis des ans, chercher la guérison de leurs maux ou la consolation de leurs peines.

Toujours au bras de son "galant", Mariçon parcourait la fête et sur leur passage, c'étaient des sourires et des souhaits de prochaines épousailles, qui empourpraient ces visages de dix-huit ans. Ils se promenaient lentement tous les deux, jouissant des heures rapides. Leurs yeux pleins de désirs et d'espoirs se cherchaient, et pendant ce temps-là sur toutes ces coiffes blanches et légères, qui ondulaient comme un champ de blé noir, insensibles aux frissons de la fête, les Châtaigniers trapus dressaient leur dôme épais...

III

Le soir se faisait proche. Déjà les boutiques volantes avaient disparu, et sur les routes blanches qui s'enfonçaient dans le soir bleu, les derniers groupes de pèlerins se dessinaient assez confus. Le bois avait repris sa tranquillité impressionnante. Cependant, dans cette chapelle de verdure, sous l'échappement de ces piliers romans "Mariçon" cheminait, rêveuse, au bras de son fiancé. Peu à peu, tandis qu'ils parlaient tout bas, ils se rapprochèrent de la fontaine. Comme à l'aube, le ciel était rayé de zébrures rouges, l'azur très pâlissait. Tous les deux enlacés, ils regardaient sourdre le sable d'or sous les poussées de l'eau. Leur image était reflétée à la surface et sur le fond du ciel rougeoyant, le barbichet presque bleu apparaissait au milieu des fougères, près de la mâle figure du gars. Tout à coup, en baissant les yeux, il aperçut au milieu de l'herbe foulée une petite violette sauvage qui avait échappé au piétinement des sabots; il la cueillit et l'offrit avec un sourire à son aimée. "Mariçon," en la prenant, baisa la fleur, et peut-être aussi les doigts qui l'offraient; puis, silencieuse et mélancolique, elle laissa tomber la violette dans l'eau.... Enfoncerait-elle? Ce gage d'amour serait-il le symbole des larmes ou du bonheur?.... Un instant se passa, et la fleur s'enfonça très lente. Elle devint très pâle, la figure fraîche qu'auréolaient des cheveux blonds....Mais soudain, sur la calme surface, parmi les lentilles d'eau et les feuilles rondes du cresson, les deux jeunes visages se réunirent, les lèvres s'adaptèrent aux lèvres dans un long baiser, infiniment doux. Ils se dirent tout bas des paroles très tendres que les fougères ont oubliées.

Et la nuit tombée, sur la route blanche qui s'enfonçait dans le soir bleu, le promis et sa promise cheminaient très mélancoliques, murmurant une mélopée plaintive, chant d'amour au seuil du tombeau.

## Noël au fond d'un bois.

C'est bientôt Noël, nous écrit-on de chinchuba, et les petits pensionnaires de l'asile du Père Mignot qui sont au nombre de trente deux, veulent que ce jour-là l'existence y soit gaie. Ils ont écrit au Rev. Malen, directeur de l'institution, pour lui demander des jouets : les uns veulent des fusils, les autres des trompettes, d'autres encore des tambours, etc., etc.

Les mieux lotis d'entre nous qui daigneront envoyer un peu de leur superflu à Chinchuba cette semaine, sous quelque forme que ce soit, éprouveront une indicible joie à se dire dimanche prochain qu'on fait bombance dans le fond d'un bois; qu'une nombreuse et intéressante maisonnée y est en fête, et cela parce qu'à leur amour des miséreux se seront mêlés leur gros sous. Le bonheur le plus grand est celui que l'on donne.

## Le téléphone sans fil.

Après le télégraphe sans fil, voici qu'on nous promet le téléphone également sans fil. C'est un savant espagnol, M. J. G. Garcia, professeur à l'Université de Madrid, qui aurait, dit-on, résolu le problème.

Son appareil se compose, à la station transmettrice, d'une pile électrique, d'un microphone, analogue à celui des téléphones actuels, d'une bobine Rhumkorff et d'un oscillateur à antenne. A la station réceptrice se trouve une seconde antenne, une pile, un téléphone et une prise de terre.

Lorsqu'on parle devant le microphone, on entend au téléphone récepteur,—on n'entend pas encore merveilleusement, car il est difficile de trouver un microphone suffisamment puissant, mais on entend un peu. Il n'y aurait donc plus qu'à chercher des perfectionnements permettant d'entendre suffisamment.

Ajoutons pourtant—pour calmer les joies prématurées—que le nouvel appareil ne supprimera pas les procédés en usage dans les bureaux centraux pour donner—pas toujours—la communication.

## Le haricot guérisseur.

La guerre russo japonaise, en attirant l'attention sur les mœurs et les usages du petit peuple jaune, qui est en train d'étonner le monde, nous a révélé des choses curieuses et profitables.

Il est maintenant établi, par la constatation faite après mainte bataille, que les chirurgiens japonais soignent les blessés avec une habileté et un art consommés. Ils ont fait de véritables trouvailles, soit comme instruments d'opération, soit comme méthode de pansement.

Mais la révélation la plus originale qui vient d'être faite sur leurs procédés est l'emploi, dans les pansements.. de haricots!

Des blessés russes échappés des ambulances japonaises, sont revenus portant, sur des écorchures et des plaies légères, une sorte de diachylon bizarre, remplaçant notre ordinaire taffetas gommé; et l'on a découvert que ces feuilles transparentes et légères sont tout simplement obtenues avec la pâte de haricots, stérilisée par un procédé particulier.

Il paraît que les résultats au point de vue antiseptique et pour la cicatrisation rapide, sont incomparables.

# THEATRES.

### THEATRE DE L'OPERA FRANCAIS.

Devant une assez bonne chambrée le "Gendre de M. Poirier," la comédie d'Emile Augier et Jules Sandeau qui n'a pas trop vieilli depuis quarante ans qu'elle est inscrite au grand répertoire, a été joué avec entrain hier au théâtre de l'Opéra Français.

Les artistes étaient en verve et chacun d'eux a tenu son personnage avec beaucoup de justesse. M. Perrin, qu'on admire davantage chaque fois qu'on l'entend, a été réellement remarquable dans le rôle du bourgeois enrichi et vaniteux, que les titres de noblesse éblouissent et rendent jaloux. M. Charny a donné une silhouette exacte du duc de Presles, ce noble décavé qui se marie pour de l'argent mais qui, en somme, a conservé de hautes qualités de cœur, et on a beaucoup applaudi M. Petitbon dans le rôle de Verdelet et M. Cosset dans celui du duc de Montmazan.

Mme Coralie Arnaud, qui jouait Antoinette, s'est montrée passionnée et a eu de délicieux accents de tendresse, et elle a su émouvoir en pleurant le bonheur qu'elle croit perdu à jamais. Elle a remportée un franc succès.

Les rôles secondaires ont été très correctement tenus par MM. Roze, Joubert, Mazer et Chalais, et par Mme Danza.

Jeudi, la "Marraine de Charley," comédie en trois actes de Maurice Ordonneau.

### ORPHEUM.

Aux si intéressants numéros du programme de cette semaine à l'Orpheum s'ajoutent des vues animées d'un caractère véritablement artistique.

Le succès de cette semaine ne sera pas moindre que celui de la semaine dernière.

M Charles E Bray, qui dirige avec tant de succès l'Orpheum, le coquet théâtre de la rue St Charles, vient d'être l'objet d'une distinction qui comblera d'aise ses nombreux amis.

A partir du premier janvier prochain M. Bray prendra le titre de directeur général adjoint, avec résidence au quartier général du directeur général Beck, à Chicago.

M. M. Bray n'abandonnera pas la direction de l'Orpheum, et il fera de fréquents séjours dans notre ville pour s'occuper des affaires du populaire théâtre. En son absence c'est M. Winston, qui remplit actuellement avec infiniment de tact et d'habileté les fonctions d'agent de la presse à ce théâtre, qui le dirigera. Dans des mains aussi expérimentées la prospérité de l'Orpheum ne peut aller qu'en croissant.

### CRESCENT.

Errol Dunbard s'est posé en comédien de premier ordre dans le rôle principal de "Sherlock Holmes" la pièce qui tient cette semaine l'affiche au Crescent. Il est fort bien entouré par des artistes qui concourent à donner une excellente représentation de la pièce.

### TULANE.

C'est un délicieux passe-temps que l'audition de "The County Chairman" au Tulane. Cette spirituelle comédie de George Ade est jouée avec habileté et talent par d'excellents artistes.

### THEATRE LYRIQUE.

"When Reuben Comes to Town" est le plus beau succès de la troupe Olympia au Théâtre Lyrique. Ce théâtre est devenu très populaire, grâce à ses artistes qui plaisent beaucoup au public.

### THEATRE GREENWALL.

La troupe Baldwin-Melville se distingue dans "Tracked Around the World" et à chacune des représentations l'auditoire est exceptionnellement nombreux au Greenwall.

### THEATRE FARANTA.

"A Deserted Bride", un mélodrame en quatre actes, augmentera encore, s'il est possible, la vogue du théâtre populaire de Faranta. La salle est foulée à chaque représentation.

### MOT POUR RIRE.

—Pourquoi avez-vous cette antipathie contre X...? On le dit pourtant de vos parents.

—C'est exact.

—Il est, je crois, votre cousin au troisième degré?

Oui, mais au-dessous de zero.


L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12 ..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$5.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner peuvent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remise par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.


# Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 85 Commencé le 13 Sept 1904

## LA DÉLAISSÉE

GRAND ROMAN INÉDIT.

Par Georges Maldague.

DEUXIÈME PARTIE

Le Calvaire de l'Enfant.

XIX

*Suite.*

Mais il n'eût pas besoin d'achever la phrase.

—Non pas! répliqua le général, monsieur le directeur a levé toutes les punitions.

—Alors, où peut-il être, fit l'instituteur.

—Soyez tranquille, M. Gaubert, on va l'appeler, le chercher ....et le trouver!

L'expression du général disait assez que cette absence du colon ne serait pas prise indifféremment.

Sur un signe de lui des surveillants se dirigèrent vers les divers endroits où il était vraisemblable que le 209 pût être.

Mais ils revinrent sans avoir découvert le détenu.

Le temps, pendant ces recherches, passait. Le directeur risquait d'arriver!

M. Gaubert se serait arraché les cheveux.

—Le 209 vous est-il donc indispensable à ce point? demanda avec agacement le général.

—Pour l'accompagnement de l'hymne, non, à la rigueur.... mais pour les autres morceaux, oui, et en particulier pour la "Dame Blanche" où il a des entrées de solo.

—Eh bien, voulez vous mon idée, c'est un "pied de cochon" que ce maudit 209 nous joue.

"J'ai bien vu qu'il devait machiner un tour pendable, et je le lui ai dit.

— Je ne croyais pas, osa protester M. Gaubert....il me semble incapable....

—Allons donc, vous vous illusionnez sur son compte.

"Je sais ce que veut, moi, ce client-là!

—D'ailleurs, vous verrez bien tout à l'heure....

—En attendant, que faire?

—On va continuer à le chercher, non seulement les surveillants, mais deux ou trois de nos pupilles que je connais et qui sauront dégotter des cachettes auxquelles nous autres nous ne penserions même pas....

—Et vous pensez qu'on le trouvera à temps?

—Je vous garantis qu'on aura mis les mains dessus avant que monsieur le directeur ne vienne! d'autant plus que cela serait très surprenant s'il arrivait exactement à deux heures. On peut tabler sur dix minutes au moins de boni.

Quittant le malheureux monsieur Gaubert, le général se rapprocha des pupilles.

Tous éprouvaient de l'audacieuse équipée du 209 un embrasement qui se voyait dans l'animation de leur physionomie, dans l'agitation de leurs mouvements.

L'approche du général les calma subitement.

On comprenait que ce n'était pas le moment de broncher.

—117, 73 et 140, appela le général.

Sosthène Jossaume le 117, et deux autres pupilles sortirent des rangs.

—Vous allez vous joindre à Monsieur Duval et à monsieur Lenôtre pour chercher votre camarade, prononça-t-il. Vous éviterez ainsi à vos surveillants la peine de monter et de descendre sans résultat.

"Et surtout ne ménagez pas vos jambes!

Les trois gamins s'inclinèrent respectueusement en emboîtant le pas du général.

Celui-ci reprit à voix plus basse lorsqu'une certaine distance les eut séparés de la masse des pupilles.

—Je suppose que vous connaissez, pour en avoir usé vous-mêmes, tous les recoins secrets où l'on se cache afin de paresser, manger, fumer.. et se livrer à toutes les choses coupables qui se font quand même, je le sais, en dépit de toutes les défenses et de tous les risques.

"Tâchez de les fouiller sans en oublier un seul.

"Celui qui dénichera le 209 n'aura pas perdu son temps.

Le général avait bien augeré de la perspicacité des pupilles choisis.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, quand Sosthène Jossaume reparut.

A sa physionomie bouleversée, au tremblement qui l'agitait, tout le monde comprit que quelque chose d'anormal s'était passé.

—Vous l'avez trouvé? demanda vivement le général.

La tête blême de Jossaume s'inclina dans un oui affirmatif.

Sa langue paralysée était encore, on le sentait, incapable de proférer un son.

—Eh bien, où est il? que fait il? continua les surveillant général, le sourcil froncé d'impatience.

—Il est....il est....balbutia Jossaume.

Sa voix s'étranglait dans sa gorge, et il dut faire un effort qui contracta tous les muscles de son gosier, pour proférer enfin, d'une façon haute et distincte, ce seul mot :

—Pendu!

L'effet produit par ces syllabes fut analogue à celui d'une bombe éclatant au milieu d'un camp.

En une seconde, le groupe si savamment ordonné de la fanfare et des choristes se désorganisa, tumultueux, effaré, tandis que le mot terrible se répétait comme un écho.

—Pendu!

—Pendu!

M. Gaubert, échevelé, atterré, refusait d'en croire ses oreilles!

—Pendu!

"Ce n'est pas possible! Mais le concert!....le programme!.. les affiches!....

"C'est un sale coup pour la fanfare! on peut le dire, murmura Zizi, chez qui le cynisme faubourien ne perdait jamais ses droits.

—Que se passe-t-il donc? prononça subitement, très haut, une voix lente et calme, qui fit sursauter le général et qui cloua sur le sol tous les pupilles, la main immédiatement portée au béret.

C'était monsieur le directeur qui formulait cette question.

Au milieu du bouleversement de tous, il venait d'entrer dans la cour, sans que personne l'eût remarqué.

La physionomie du général décela une colère concentrée, et un instant de silence se produisit, avant qu'il répondit à l'interrogation.

Il lui en coûtait évidemment de ne pouvoir prendre lui-même, à sa guise, les premières mesures requises par l'événement.

Mais il lui était impossible de cacher, même momentanément, la vérité à l'autorité supérieure, sans se mettre gravement dans son tort.

Il se résigna donc à répondre;

—Ce qu'il se passe, monsieur le directeur! Hélas! une chose terrible!

"Un des exécutants de la fanfare manquant à l'appel, j'ai envoyé à sa recherche.

"Un de ses camarades vient de revenir à la minute même, annonçant qu'il a trouvé le 209 pendu!

—Pendu! exclama à son tour! le directeur!

"Et c'est à l'instant qu'on vient de le trouver?

—A l'instant même,

—Mais le malheureux n'est peut être pas mort!

"Vite, général, vite, messieurs les surveillants! qu'on se rende près de lui.

—Où est il, demanda le général à Jossaume.

—Dans les latrines de la troisième cour, fit le Nantais.

— C'est épouvantable! dit le directeur.

Ce qui semblait épouvantable au directeur, c'était certainement l'endroit du suicide autant que le suicide lui-même.

Pourtant, il fut le premier à suivre Jossaume que le guidait.

Au fond de la troisième cour, une petite construction basse et longue alignait une série de retraits, fermés chacun d'une porte qui ne clôturait point complètement le réduit.

En haut, en bas un intervalle subsistait, destiné, non pas seulement à l'aération, mais aussi à la surveillance, qui ne permet point que le détenu puisse s'isoler complètement, nulle part.

—C'est dans celui-là, fit Jossaume en désignant, de loin encore, la dernière porte de la rangée; on voit d'ici sa ceinture.

—Sa ceinture? Comment cela? fit le directeur.

—Parce que c'est avec qu'il s'est pendu, expliqua Jossaume.

L'émotion du Nantais était tout à fait tombée.

Fier de l'importance de son rôle, il avait retrouvé sa cauteleuse assurance.

Les vêtements de treillis des